

texte primitif remettent chaque chose à sa place et enchaînent en son berceau le fâcheux « surhomme » qui menaçait de naître. Le principe altruiste ainsi proclamé peut paraître platonique ; il l'est jusqu'à un certain point. Il n'en a pas moins une grande importance. Si l'opinion s'accoutume à considérer ce correctif comme faisant partie de la loi individuelle de culture physique, sa réprobation tendra à se manifester contre celui qui transgresserait trop ouvertement ladite loi en repoussant tout altruisme pour ne songer qu'à sa propre élévation. Quant au mot « inutilement », il souligne bien la dépendance où le muscle doit toujours demeurer par rapport à la pensée et au sentiment, par rapport également à l'utilité sociale.

En résumé, le sport n'est qu'un adjuvant indirect de la morale. Pour qu'il devienne son adjuvant direct, il faut qu'on lui assigne un but réfléchi de solidarité qui l'élève au-dessus de lui-même. C'est là une condition *sine qua non* de collaboration entre le sport et la morale.

Un dernier mot : on remarquera que nous avons, au cours de cette étude, employé presque indistinctement les termes *sport* et *culture physique*. C'est qu'à notre avis, il n'existe entre l'un et l'autre que des différences théoriques. En théorie, la culture physique se distingue du sport; dans la pratique, il n'y aura jamais de culture physique volontaire (de culture *intensive* bien entendu, la seule dont il soit ici question et qui réponde à la pensée de M. Hébert) sans l'intervention de l'élément sportif.

---

## UNE PAGE DE LITTÉRATURE SPORTIVE

---

C'est Gabriele d'Annunzio, le célèbre poète et romancier italien qui l'a écrite dans son nouvel ouvrage intitulé *Forse che si, forse che no* et les journaux l'ont abondamment commentée, cette page éloquente et rude consacrée à la description d'un meeting d'aviation. A notre tour, nous en citerons trois passages. C'est d'abord un bref rappel historique des progrès accomplis depuis le jour de « la première aile d'homme chue sur la Méditerranée » jusqu'à celui où « au-dessus de dunes désolées, en face d'une baie ouverte

sur l'Océan, deux frères silencieux, fils du placide Ohio, infatigables à l'épreuve avaient, pour lancer leur machine ailée, ajouté la force de deux hélices à l'obstination de leurs deux cœurs ». Puis, c'est la description du meeting. « Le ciel recourbé sur la plaine fut un immense stade bleu enclos de nuages, de montagnes et de forêts. La foule accourut au spectacle comme à une assumption de son espèce. Le péril sembla l'axe de la vie sublime. Le concours était comme une diète de guerre. Le lieu avait l'aspect d'un arsenal et d'une citadelle. Au sommet des mâts, au sommet des hautes bornes pyramidales, au sommet des tours de vedette, les bannières et les flammes multicolores claquaient comme dans les pavoisements de fêtes. Et, comme en les anciens pavois des infanteries communales, les façades de clôtures étaient peintes joyeusement aux couleurs des nations, aux emblèmes des chantiers, aux noms des timonniers célestes. Au milieu des amples tentes de toile, agitées par le tourbillonnement des hélices à l'essai, on entrevoyait de temps en temps, les formes étranges des chimères sans beauté et sans vertu engendrées par l'entêtement maniaque ou la présomption ignare : ailes courbes et pointues astreintes à ramer avec un bruit de portes qui tournent sur des gonds rouillés, juxtapositions de cellules quadrangulaires semblables à des tas de boîtes sans fond. . . . emmêlements compliqués de cordages, de traverses, de longerons, de tubes, de barres, de chevilles, toutes les combinaisons du bois, du métal, du tissu appliquées à l'impossible vol ».

Voici enfin des silhouettes d'aviateurs. « Et chaque machine avait en elle son inventeur comme la toile d'araignée a son araignée, inséparable. Sous ou sur les ailes, entre deux réservoirs en forme d'obus, derrière l'hélice solitaire, adossé à la ruche du radiateur, tantôt couvert, tantôt découvert, tantôt dominé, tantôt dominant, l'homme était prisonnier du monstre procréé par lui. Tel avec le geste ininterrompu des déments manœuvrait un levier, se tournant sans cesse pour observer l'effet; et il montrait ainsi, tantôt de face, tantôt de profil, un visage barbu de bon astrologue avec des yeux saillants rougis et gonflés par l'insomnie et par la poussière. Un autre, bien rasé, rondelet, rubicond, se souriait à lui-même, tenant ses vastes pieds sur le bâton de cage, sûr de porter sa graisse jusqu'aux étoiles. Un autre, émacié et illuminé comme les ascètes, paraissait être assis devant son métier idéal et continuer à tisser son rêve sans fin. Un autre, têtue et sombre,

couvait sa fureur contre la carcasse inerte qui avait déjoué une fatigue de dix années et semblait cloué pour toujours sur son siège et dans son propos : « Si tu ne bouges pas, moi non plus je ne bouge pas ». Un autre, pâle et doux comme le blessé sur sa civière, secouait de temps en temps son chef découragé.... De hangar en hangar, le tragique et le bouffon se succédaient comme dans les cabanons de fous ».

On reconnaît dans ces divers passages le réalisme coloré de d'Annunzio. Mais on y perçoit aussi une sorte d'emoi devant des sujets inhabituels. Il semble que l'auteur ait mis à contribution toute sa force imaginative avec l'inquiétude de ne pas trouver des mots assez appropriés, des comparaisons assez justes, des expressions assez satisfaisantes. Comme il est un des premiers parmi les romanciers à s'être aiguille du côté des sports, il est difficile de tirer de sa tentative une conclusion un tant soit peu générale. Il nous apparaît pourtant, en rapprochant *Forse che si, forse che no*, d'autres ouvrages où des pointes plus directes et plus rapides encore ont été poussées sur notre terrain, démêler dans tous ces essais la même préoccupation de mettre au monde une manière et un style inédits, propres aux sujets sportifs. Ce serait là une erreur, si les littérateurs devaient y persister. Il n'y a rien de plus humain que le sport parce qu'il n'y a rien qui mette mieux en jeu et de façon plus exclusive les sentiments et les instincts de l'humanité ; dans un bon sportsman, il doit y avoir de l'animal et du chevalier. C'est pourquoi il conviendrait que pour analyser le sportsman ou décrire ses exercices, un écrivain ne chargeât sa palette que de couleurs très simples et maniât le pinceau de façon légère et franche. Cette observation est moins une critique à l'égard de Gabriel d'Annunzio dont au reste, ne l'oublions pas, les lignes ci-dessus se sont alourdies en passant de l'italien d'origine à un langage étranger — qu'une observation d'ordre collectif. Aussi bien d'Annunzio a-t-il le mérite de s'être préalablement documenté par sa propre expérience. Il est lui-même un cavalier si nous ne nous trompons pas et, au meeting d'aviation de Brescia, il fut piloté en aéroplane par Calderara. Il a donc commencé par le bon commencement, et si beaucoup de littérateurs suivaient cet exemple, ce serait fort utile pour eux d'abord et aussi pour le public auquel ils serviraient des menus plus sains et plus variés que l'éternel piment dont s'accommodent leurs œuvres actuelles. Ce qu'il convient de recommander aux écrivains en général, c'est

de ne point aborder les sujets sportifs si riches de beauté avec l'idée qu'il y ait à forger pour les traiter une langue spéciale. La langue la plus pure et la plus noble est, de toutes façons, celle qui toujours conviendra le mieux.

---

## LES PERFECTIONNEMENTS DU BOB

---

« Bob » est, comme chacun le sait, le diminutif charmant de Bobsleigh, et par ce nom l'on désigne la « luge omnibus » qui, à cette époque de l'année, descend à toute vitesse les pistes glacées des stations de sports d'hiver. Pas très favorisé cette fois le Bob ; les neiges en bien des régions ont été pauvres et ont fondu à plusieurs reprises; mais l'hiver qui tend à se montrer de plus en plus tardif, et par contre mange volontiers sur le printemps, n'a pas dit son dernier mot; et puis il existe des stations si haut situées que les amateurs y peuvent narguer madame la Pluie et monsieur le Dégel.

Le Bob a ses fanatiques. C'est un pourvoyeur de sensations puissantes et, pour un exercice aussi dangereux, il cause moins d'accidents qu'on ne pourrait s'y attendre. Il est vrai que le silence, à cet égard, est supérieurement organisé par les localités intéressées. Ce qu'on peut reprocher au Bob, c'est de ne servir à rien. Il procure une *sensation*, une sensation d'énergie et d'audace évidemment, mais qui ne peut être utilisée ni pour le transport, ni pour le sauvetage, ni pour la bataille, ces trois grands déversoirs d'utilité des exercices sportifs ; et, d'autre part, encore qu'il faille au capitaine qui conduit l'appareil du coup d'oeil et du sang-froid, les qualités intellectuelles y jouent tout de même un rôle un peu restreint.

Le Bob a commencé par n'être qu'une grande luge ou un grand toboggan où plusieurs sportsmen pouvaient trouver place ; puis on le plaça sur des patins avec une direction, une manière de gouvernail dont le capitaine tenait les cordes. Enfin l'engin fut articulé savamment et put courir sur des pistes de plus en plus glissantes et accidentées. On le construit presque toujours en bois de frêne. Il se compose d'une sorte de châssis long et étroit, se